



HAL
open science

Emile Zola, homo viator à la force de la plume

Arnaud Verret

► **To cite this version:**

Arnaud Verret. Emile Zola, homo viator à la force de la plume. Edições Húmus. O Imaginario das viagens (Literatura, Cinema, Banda Desenhada), Edições Húmus, 2013. hal-01478083

HAL Id: hal-01478083

<https://hal.science/hal-01478083>

Submitted on 27 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emile Zola, *homo viator* à la force de la plume

ARNAUD VERRET¹

arnauddino@yahoo.fr

La postérité a retenu d'Emile Zola l'image d'un écrivain casanier. Certes ses voyages furent rares et eurent pour but principal l'intérêt documentaire. Zola ne partait que par nécessité de noter ce qui nourrirait ensuite son imagination. Mais quoique limités, ces voyages offraient de riches possibilités littéraires, et l'écrivain casanier était peut-être au fond de lui un écrivain voyageur, comme en témoignent ses carnets de route, publiés après sa mort, et surtout ses personnages dont certains traduisent véritablement un élan ou une errance vers l'ailleurs. Nombreux sont ses héros en continuelle partance et toujours en chemin. L'étude des voyages et de leur imaginaire semble essentielle à la bonne compréhension de l'œuvre de Zola, parce qu'ils contribuent à la dynamique de ses romans, à l'élaboration d'esthétiques, voire à l'illustration d'interrogations philosophiques sur le chemin de la vie.

Le 9 octobre 1891, Zola écrivait à un correspondant non identifié qui lui proposait de l'accompagner en Chine : "en Chine, mon cher confrère, moi qu'un petit voyage aux Pyrénées vient d'ahurir ! Je ne suis pas du tout voyageur..." (Zola, 1978-1995 : VII, 204 ; Becker, Gourdin-Servenièrre & Lavielle, 1993 : 451). Contrairement à son ami Flaubert, Zola ne fut donc pas tenté par les voyages (Pagès & Morgan, 2002). Il ne se définissait pas comme un globe-trotteur pour employer un terme moderne, un *homo viator* pour employer un terme plus classique. Mais répugner aux voyages ne signifie pas n'en faire pas, encore moins les passer sous silence. Le narrateur des *Nouveaux contes à Ninon* n'a-t-il pas fait le rêve, quand il était écolier, de suivre les Bohémiens et de s'en aller "bien loin, au bout du monde, roulant à jamais le long des routes" (Zola, 2002-2008 : VI, 294) ? Si Zola se construit un éthos casanier, rien n'empêche de tirer le voile pour découvrir la réalité qui se cache en-dessous.

Jean Borie, dans son étude des mythes chez Zola, avançait l'idée que *Les Rougon-Macquart* se rattachaient davantage au modèle de l'*Illiade* qu'à celui de l'*Odyssée* : la forteresse, le cheval et le siège y importaient plus que le voyage (Borie, 1971 : 76). Cette

¹ Université Paris-III Sorbonne-Nouvelle

Ecole doctorale 120 – littérature française et comparée

Paris – France

affirmation est certainement vraie. Pour autant il serait faux d'en conclure que le voyage y occupe une place marginale. Déjà, dans son ouvrage, Jean Borie reconnaissait l'importance du mouvement pour parcourir le monde que l'on veut décrire. Allons plus loin, et montrons toute l'importance du voyage, plus particulièrement de la figure de l'*homo viator*.

L'*homo viator* est l'homme jeté sur la *via*, c'est-à-dire l'homme en chemin, que l'on confère à cette expression un sens concret ou métaphorique. Plus précisément, c'est la fréquence, mais aussi l'essence même qui le distinguent du simple voyageur : l'*homo viator*, c'est l'homme qui passe sa vie sur les routes, c'est le nomade, c'est l'être perpétuellement ailleurs, et ce par choix ou nécessité. Or on s'aperçoit que cette figure existe dans l'œuvre de Zola – sous les traits de boulingueurs, de vagabonds, de contrebandiers, etc. – et qu'elle resurgit même régulièrement, découlant certainement du projet de l'écrivain, mais peut-être aussi en lien avec sa vie. Dès lors, il faut se demander si la perception prédominante d'un Zola casanier, dans la réalité comme dans la fiction, n'est pas trop simpliste, mais si au contraire le voyage, surtout l'errance, n'est pas un thème essentiel pour comprendre l'œuvre du romancier, “un des noyaux durs de la pensée du très grand écrivain” (Zola, 1986 : I).²

Pour le comprendre, il faut faire un détour par la vie de ce dernier. Zola casanier ? Cela correspond-t-il bien à la réalité ? Enumérons d'abord tous les voyages effectués, et nous verrons qu'outre les villégiatures, ils sont de plus en plus proches dans le temps et qu'ils s'élargissent en des sortes de cercles concentriques. Quand pour les besoins du cycle des *Rougon-Macquart* qu'il est en train de mener à bien³ Zola quitte Paris, il parcourt d'abord les régions alentours : la Normandie en 1881, le Valenciennois en 1884, la Beauce en 1886, la Champagne en 1891 qui serviront respectivement à rédiger *La Joie de vivre*, *Germinal*, *La Terre* et *La Débâcle*. Puis coïncidant avec la fin du cycle viennent des voyages plus lointains de Lourdes en Espagne en 1891 et 1892, du Midi en Italie en 1892 également, à Rome en 1894, à Londres en 1893 déjà, plus tard en 1898 au moment de l'exil (Burns, 1986 : 41-75).

Or il faut revenir sur ces voyages, plus particulièrement sur l'attitude qui y est adoptée par Zola. Ils sont l'occasion pour lui d'écrire beaucoup, des notes abondantes qui seront

² L'expression est de Jean Malaurie, auteur de l'introduction aux *Carnets d'enquête* édités par Henri Mitterand.

³ On notera par ailleurs que le début du célèbre cycle n'expose pas de voyages faits par Zola, l'action se déroulant principalement à Paris ou en Provence dont l'auteur est originaire.

parfois publiées indépendamment des romans qu'elles sont censées étayer.⁴ Celles sur le voyage au Mont-Dore de 1885 ne donneront rien ; en revanche celles sur Lourdes et Rome permettront non seulement l'écriture des romans du même nom, mais même des publications à part entière *post-mortem*. On note à ce propos une appropriation personnelle de ces voyages dans les titres *Mon voyage* (notes préparatoires à *La Bête humaine*), *Mon voyage à Sedan* et *Mon voyage à Lourdes* et dans les chapitres de ce dernier intitulés "Ma journée du 31 octobre", "Ma journée du 1^{er} novembre", etc. Les titres évoqués sont à ce point personnels parce que ces journaux de voyage, ces récits-reportages décrivent en détail l'attitude qui y est adoptée par Zola et le montrent boulimique d'informations : de ville en ville, l'homme veut tout voir, tout découvrir. Il a le goût de l'observateur qui étudie sur place, la curiosité du voyageur qui se promène. Il n'est pas de ceux qui s'enferment dans leur chambre d'hôtel en attendant que les jours passent. Le regard prévaut sur des livres tenus pour de seuls compléments. N'est-il pas en cela fidèle à son idéal énoncé dès sa jeunesse : "regarde, tu seras savant. (...) Tu en sauras plus dans un regard que tous les géographes du monde" (Zola, 2002-2008 : I, 324) ?

Certes Zola ne voyage jamais seul, mais toujours accompagné d'un hôte doublé d'un guide ; il est vrai aussi que ses déplacements sont peut-être moins des voyages que des séjours, lorsqu'il part pour s'installer temporairement ailleurs ; qu'il revient toujours à son cabinet de travail – case d'arrivée ultime et toujours identique ; il est vrai enfin qu'il parle des contrées les plus lointaines (Guyane, Nouvelle-Calédonie, Afrique) sans avoir jamais imaginé y aller. C'est que, s'il est sur les routes, il l'est non pas par appel du lointain, mais par besoin du terrain. Ce ne sont pas tant le large pour lui-même et les chimères qu'on en conçoit que les réalités qu'on y trouve qui l'attirent. Loin de voir en lui un "piteux voyageur"⁵, il faut reconnaître qu'il est au contraire un voyageur ambitieux, laborieux au sens premier du terme, qui se déplace pour voir ce qu'il sait lui être utile dans sa création. Autrement dit, s'il n'est pas un homme aux semelles de vent, il est plutôt un enquêteur doublé, et ce depuis sa jeunesse, d'un flâneur.⁶ Ce n'est pas la fréquence qui fait de lui un *homo viator*, mais son travail qu'il qualifie lui-même comme l'essence de sa vie.

⁴ Précisons cependant que ces publications sont posthumes, rien n'indique que l'auteur ait voulu les publier de son vivant.

⁵ L'expression est de Jean-Sébastien Macke dans son introduction aux *Notes de voyage* (Zola, 2002-2008 : XV, 596).

⁶ Un titre comme *Dans Paris* est ici révélateur des flâneries de Zola dans la capitale et de l'image qui en ressort dans son œuvre (Mitterand, 2008). Zola lui-même dans ses *Lettres d'un curieux* écrivait à son propos : "je suis un grand rôdeur de banlieue" (Zola, 2002-2008 : I, 680).

Mais alors pourquoi en 1891 Zola refuse-t-il de reconnaître qu'il est un voyageur ? Pourquoi cet éthos d'écrivain casanier ? Assurément cela fait partie de son tempérament. Mais plusieurs autres explications se conjuguent. Peut-être y a-t-il de la modestie chez cet homme qui voyage en simple landau à l'heure où certains de ses contemporains traversent encore la France, l'Europe à pied et les océans en bateau à leurs risques et périls.⁷ Zola n'a pas ce goût hypothétique pour l'aventure avec laquelle on confond trop souvent les voyages. Certainement aussi le voyage sonne-t-il par trop romantique ou chimérique pour un écrivain réaliste soucieux de se détourner du rêve oriental d'un Chateaubriand, d'un Flaubert ou de la tentation de l'exotisme d'un Baudelaire.⁸ Zola ne veut pas contrevenir à son éthos de travailleur routinier et méticuleux dont la route est tracée toute droite et ne saurait prendre l'aspect d'un périple fait de détours et de flâneries. Enfin, par-dessus tout, sorte de voyageur forcé par son idéal esthétique, il ne voyage pas pour le voyage : le voyage n'est qu'un moyen d'enquête, non une fin en soi.

Ce que nous essaierons cependant de montrer, c'est que si les voyages de Zola ont été limités dans la démarche et dans l'espace, ils ont au contraire trouvé un nouveau souffle chez ses personnages. Tout se passe comme si ces voyages hyper-encadrés dans la vie réelle prenaient libre cours dans la fiction. Prolongeons cette idée. Zola apparaît au fil de ses pages comme un *homo viator* à la force de sa plume, c'est-à-dire que c'est à ses personnages qu'il laisse le soin d'endosser véritablement ce rôle.

Des *Contes à Ninon* (1864) aux *Evangiles* (1898-1902), nombre de textes zoliens s'ouvrent ou se ferment sur des routes ; pratiquement tous les romans de Zola mettent en scène des voyages ou des voyageurs, parce que le voyage fait justement de plus en plus partie du quotidien de la société dépeinte. En se concentrant sur les *homines viatores* – ce qui écarte notamment la foule des personnages qui montent à Paris dans l'espoir de faire fortune –, on s'aperçoit que ces derniers sont toujours nombreux. On peut organiser leurs errances selon trois cercles concentriques. D'abord ceux qui vagabondent sur les routes d'une seule région : tel est le cas de l'ancêtre Macquart dont l'activité de contrebandier, dans *La Fortune des Rougon*, le jettent sur les chemins escarpés de l'arrière-pays provençal jusqu'à la frontière

⁷ Cette modestie s'illustre bien dans la suite de la lettre du 9 octobre 1891 : "Je ne suis pas voyageur et j'ai tant de peine déjà à voir clair dans ce qui se passe chez nous, que la prétention de comprendre les Chinois me paraîtrait absolument folle" (*cf. supra*).

⁸ On notera tout de même que les textes de jeunesse, par exemple "Les Aventures du grand Sidoine et du petit Médéric", présentent le motif romantique de la vie en liberté (Zola, 2002-2008 : I, 280).

italienne ; tel est aussi le cas du charpentier Leroi, dit Canon, sorte de vagabond, de journalier errant de village en village en pleine Beauce dans *La Terre* :

c'était un bon bougre, Leroi, dit Canon, un ouvrier charpentier, qui avait lâché Paris depuis deux ans, à la suite d'histoires ennuyeuses, et qui préférait vivre à la campagne, *roulant de village en village, faisant huit jours ici, huit jours plus loin, allant d'une ferme à une autre s'offrir*, quand les patrons ne voulaient pas de lui. Maintenant, le travail ne marchait plus, il mendiait le long des routes, il vivait de légumes et de fruit volés, heureux lorsqu'on lui permettait de dormir dans une meule. A la vérité, il n'était guère fait pour inspirer la confiance, en loques, très sale, très laid, ravagé de misère et de vices, le visage si maigre et si blême, hérissé d'une barbe rare, que les femmes, rien qu'à le voir, fermaient les portes (Zola, 2002-2008 : XIII, 454).⁹

Et ce charpentier Leroi s'entend justement comme larron en foire avec le fameux Jésus-Christ "qui à son retour du service, après avoir fait les campagnes d'Afrique, s'était mis à battre les champs, refusant tout travail régulier, vivant de braconnage et de maraude" et eut une fille, La Trouille, avec "une rouleuse de routes" (Zola, 2002-2008 ; XIII, 274 et 287).

Puis viennent ceux qui errent dans la France entière : ainsi d'Etienne Lantier dont l'arrivée et le départ sur la même route de Marchiennes à Montsou ouvre et clôt *Germinal*, ou bien de Jean Macquart, d'abord ouvrier agricole allant d'emploi en emploi, devenu dans *La Débâcle*, et ce à l'instar de nombreux soldats au moment de la déroute de 1870, type même du *miles viator*, substitut de l'*homo viator* :¹⁰

ah ! de fameux chefs, sans cervelle, défaisant le soir ce qu'ils avaient fait le matin [...]. Une démoralisation dernière achevait de faire de cette armée un troupeau sans foi, sans discipline, qu'on menait à la boucherie, par les *hasards de la route* (Zola, 2002-2008 : XV, 87).

Citons encore aux côtés de ces personnages les Bohémiens présents dans *La Fortune des Rougon* et réapparaissant dans les *Nouveaux contes à Ninon* : "ils ont traversé la France, dans les rebuffades des paysans et les méfiances des gardes champêtres. Ils arrivent à Paris, avec la crainte qu'on ne les jette au fond de quelque basse-fosse. (...) Eux, qu'on chasse de ville en ville !" (Zola, 2002-2008 : VI, 292)

⁹ Pour tous les exemples cités, c'est nous qui soulignons. Sans la mentionner, notons que la suite de cette citation offre ceci d'intéressant qu'elle précise que l'aspect enragé de Canon tient à ses paroles révolutionnaires, véritable fiel qu'il crache à tous les visages qu'il rencontre.

¹⁰ Non seulement le soldat Jean Macquart erre sur les routes durant la guerre franco-prussienne, mais il a aussi fait les campagnes d'Italie.

Enfin ceux qui voyagent dans le monde entier sans trouver à se fixer. Dès 1864, le grand Sidoine et le petit Médéric sont présentés comme des frères vivant en vagabonds, qui mangent en tous lieux et tous temps et qui ne sont pas garçons à se loger tranquillement dans une cabane : ils courent ainsi le monde au hasard (Zola, 2002-2008 : I, 279 et 286). C'est aussi l'exemple du médecin de marine Cazenove qui a longtemps caboté sur toutes les mers :

pendant plus de trente années, *il avait battu le monde, passant de vaisseau en vaisseau, faisant le service d'hôpital aux quatre coins de nos colonies* ; il avait soigné les épidémies du bord, les maladies monstrueuses des tropiques, l'éléphantiasis à Cayenne, les piqûres de serpents dans l'Inde ; il avait tué des hommes de toutes les couleurs, étudié les poisons sur des Chinois, risqué des nègres dans des expériences délicates de vivisection (Zola, 2002-2008 : XII, 94) ;

celui du révolutionnaire Souvarine :

— Tu pars, et où vas-tu ?

— Là-bas, je n'en sais rien.

— Mais je te reverrai ?

— Non, je ne crois pas.

(...)

— Alors, adieu.

— Adieu (Zola, 2002-2008 : XII, 510).

C'est aussi l'exemple des bagnards Florent, Jacques Damour ou encore Etienne envoyé cette fois-ci en Nouvelle-Calédonie. En effet, le bagnard offre un autre type moderne d'*homo viator* ; il est celui qui ne connaît jamais le repos du chez soi, traîné en prison à l'autre bout du globe, revenu dans la souffrance pour devenir un étranger chez les siens, condamné à une vie instable :

et il se rappelait son arrivée au Havre, lorsqu'il ne trouva plus que quinze francs dans le coin de son mouchoir. Jusqu'à Rouen, il put prendre la voiture. De Rouen, comme il lui restait à peine trente sous, *il repartit à pied*. Mais, à Vernon, il acheta ses deux derniers sous de pain. Puis, il ne savait plus. Il croyait avoir dormi plusieurs heures dans un fossé. Il avait dû montrer à un gendarme les papiers dont il s'était pourvu. Tout cela dansait dans sa tête. Il était venu de Vernon sans manger, avec des rages et des désespoirs brusques qui le poussaient à mâcher les feuilles des haies qu'il longait ; et *il continuait à marcher*, pris de crampes et de douleurs, le

ventre plié, la vue troublée, les pieds comme tirés, sans qu'il en eût conscience, par cette image de Paris, au loin, très loin, derrière l'horizon, qui l'appelait, qui l'attendait (Zola, 2002-2008 : V, 249) ;

alors, commença *une existence trouble qui le roula au hasard*, dans un flot d'aventures à la fois étranges et vulgaires. Il connut toutes les misères, il toucha à toutes les fortunes. [...] *Après des courses aux quatre points du monde*, les événements le jetèrent en Angleterre. De là, il tomba à Bruxelles, à la frontière même de la France. Seulement, il ne songeait plus à y rentrer. Dès son arrivée en Amérique, il avait fini par écrire à Félicie. Trois lettres étaient restées sans réponse, il en était réduit aux suppositions : ou l'on interceptait ses lettres, ou sa femme était morte, ou elle avait elle-même quitté Paris (Zola, 2002-2008 : XII, 671).

Tous ont des raisons différentes d'errer, et, on le voit, la figure de l'*homo viator* trouve sous la plume de Zola une adaptation toute moderne. L'homme jeté sur les routes le choisit rarement. Il est au contraire victime d'aléas sociaux (emploi précaire, chômage, misère), juridiques (meurtre, compromission révolutionnaire) ou militaires (conquête coloniale, soldat pris dans une débâcle que les généraux ne maîtrisent plus). Ainsi Zola fait avec la figure de l'*homo viator* ce qu'il excelle à faire par ailleurs : adapter des figures ancestrales aux réalités du monde moderne. Autrement dit, il s'applique à déceler sous les mondes ancien et moderne des schémas de vie identiques et atemporels. A ce titre, l'exemple le plus représentatif est sans doute celui de Jacques Lantier, le mécanicien de *La Bête humaine*, qui passe sa vie sur la ligne entre Paris et Le Havre.¹¹ N'est-il pas l'*homo viator* des temps modernes, celui qui vit sur la route par la contrainte d'un métier, d'une société, voire du progrès, jamais chez lui, toujours en chemin, à cette seule nuance près que le chemin est toujours le même et qu'il en acquiert un aspect infernal ?

Ces personnages sont-ils secondaires dans le travail de Zola ? Au regard des milliers de noms apparaissant dans toute l'œuvre de l'écrivain, il semblerait bien qu'il en soit ainsi. Mais la réalité est plus complexe, et ces figures, si elles ne comptent pas toujours parmi les plus célèbres et les plus importantes de l'auteur, n'en conservent pas moins une fonction et une signification non négligeables, aucun des personnages n'étant choisi au hasard.

¹¹ On pourrait d'ailleurs jouer, à son propos, sur l'homophonie en français entre les mots "chemineau" (ancien synonyme de vagabond) et "cheminot" (employé des chemins de fer).

Bien sûr, elles contribuent d'abord à lier les romans entre eux, et ce par le retour des personnages et l'existence même de leurs voyages qui visent à tisser des liens, voire un itinéraire de lecture. Par sa vie d'errance entre Plassans, Rognes, Sedan et Valqueyras, Jean Macquart fait le lien entre *La Fortune des Rougon*, *La Terre*, *La Débâcle* et *Le Docteur Pascal* où on le voit enfin se fixer. Pierre Froment, quittant la petite maison familiale de Neuilly et s'en allant de Lourdes à Rome, puis de Rome à Paris, permet d'unir dans un même triptyque les *Trois Villes*. Discrète ou non, la présence de ces personnages contribue à donner "une lisibilité globale à la série" (Hamon, 2011: 33) et n'en demeure donc pas moins essentielle. Il en va pareillement du retour de mêmes thèmes, particulièrement dans l'élaboration de cycles. Ainsi peut-on accorder qu'une fin comme celle de *Germinal*, qui s'achève sur une route symbole de futur, n'est pas une véritable clôture, mais "le point de départ d'un nouveau roman", celui messianique des *Trois Villes* ou des *Evangelies* (Cogny, 1976 : 70 et 73).

La présence de l'*homo viator* a aussi un intérêt documentaire. "Rien ne développe l'intelligence comme les voyages", proclame le petit Médéric se faisant ici certainement le porte-parole de l'auteur (Zola, 2002-2008 : I, 288). Par le voyage, le texte devient document social d'abord : présenter le charpentier Leroi, présenter Etienne, c'est montrer la misère quotidienne d'ouvriers désœuvrés. C'est notamment le cas pour les romans à témoins où l'introduction de voyageurs comme Etienne et Jean dans *Germinal* et *La Terre* permet de présenter le monde paysan ou celui de la mine. Document judiciaire ensuite : aborder le même thème du bagne par quatre personnages successifs (Florent, Jacques Damour, Etienne Lantier, Simon dans *Vérité*), c'est aborder avec insistance la question du bien-fondé de la déportation. Document à connotation scientifique : dire de Macquart qu'il a "le luisant de ses yeux bruns, le regard furtif et triste d'un homme aux instincts vagabonds" (Zola, 2002-2008 : IV, 52), c'est se faire l'écho d'un discours paramédical courant sur le vagabond à cette époque. Document technologique enfin : présenter le mécanicien d'une locomotive, c'est l'occasion de décrire longuement les nouvelles voies de communication.

Toutes ces figures ont en outre un intérêt dans la construction romanesque. Cet intérêt est d'abord lié aux différents modèles littéraires suivis : au fil des œuvres, on voit les personnages de Zola visiter des contrées prodigieuses et vivre tour à tour les aventures d'un Pantagruel, d'un Gulliver ou d'un Micromégas ; d'un Jean Valjean au retour du bagne et en cavale dans tout un pays ; d'un prophète confronté à la foule et prêchant de place en place la

bonne parole. Puis cet intérêt a trait à l'intrigue même : Macquart doit être contrebandier, il doit être souvent absent pour accentuer le caractère de "louve" d'Adélaïde Fouque et il doit se faire tuer par un douanier pour la faire verser définitivement dans la démence. La révolte et le destin tragique des mineurs de Montsou ne peuvent qu'être attisés par l'arrivée d'un étranger, d'un voyageur qui vient rompre l'équilibre précaire maintenu jusque-là, avant de s'en repartir comme il était venu, qu'il s'agisse d'Etienne ou de l'anarchiste Souvarine.

Mais plus que tout, il semble y avoir une portée philosophique du voyage, en ce qu'il est lié à la tourmente des personnages, à leur "irrésolution angoissée" pour reprendre une expression appliquée à Etienne (Butler, 1991 : 142). Il y a évolution dans la manière dont Zola voit le vagabond : si Médéric dans *Les Contes à Ninon* déclare que ce métier – celui des lézards – rend les hommes heureux (Zola, 2002-2008 : I, 282), il en va tout autrement dans les œuvres de maturité. Déjà dans les *Nouveaux contes à Ninon*, les Bohémiens, présentés comme des sauvages dont le campement se transforme en lieu d'exhibition, sont sujets à la fascination autant qu'à la répulsion des Parisiens. Au-delà des simples ennuis matériels des voyageurs qui les font « suer le long des montées, aller au nord pour revenir au midi, lire les poteaux au bord des routes, se soucier du vent, de la pluie, des ornières, des inondations, de l'allure de leurs chevaux » (Zola, 2002-2008 : I, 286), c'est plutôt le sens métaphorique de la *via* qui importe, celle qui fait s'aventurer sur des chemins instables et douloureux, en route vers l'ataraxie ou une réponse à ses interrogations. C'est aussi le sens premier des pèlerins, et c'est ainsi que s'expliquent les voyages des personnages. Cette portée est évidente pour plus d'un parmi eux, comme le montrent Jacques Lantier qui lutte contre ses instincts meurtriers au gré de la ligne de chemin de fer ou encore Pierre Froment qui doute de sa foi tout au long de la route qui le conduit à Lourdes, puis à Rome et Paris. Parmi ceux-là deux catégories se dessinent entre ceux qui s'établissent quelque part, se sédentarisent au bout de leur route pour enfin trouver la paix (Jean, Etienne, Pierre) et ceux qui restent sur les chemins et continuent de vivre une vie inapaisée (ainsi Canon continue de cracher son venin sur les routes, Macquart et Jacques meurent symboliquement sur les chemins parce qu'ils ne peuvent sortir de leur tourmente). Plus généralement, on comprend que le thème de l'*homo viator*, loin d'être marginal, permet en fait d'incarner des problématiques essentielles telles que celle du martyr esseulé en lutte contre tous, de la *vox populi*, du rapport entre homme et foule, de la monstruosité, de la bête humaine ou du messianisme à travers des figures comme celles de Florent, d'Etienne, de son frère Jacques et de tant d'autres.

Si l'on reconnaît donc que Zola fut moins casanier que lui-même ne l'a dit et que la postérité n'en a retenu l'image, on s'accordera à préciser qu'il a surtout transmis l'attrait du large à ses propres personnages. Contre toute attente, Zola apparaît comme un sédentaire voyageur, un *homo viator* mais à la force de sa plume. Dès lors c'est tout un imaginaire du voyage qui s'esquisse en filigrane dans son œuvre, par touches discrètes et ponctuelles, mais dont le faisceau s'avère finalement important. Alors qu'on ne retient généralement pas le voyage comme un élément central de l'œuvre de Zola, on s'aperçoit pourtant, à y regarder de plus près, qu'il est bien plus important, quantitativement et fonctionnellement, qu'il n'y paraît. La figure de l'*homo viator* l'illustre particulièrement bien.

Mais quel est le sens ultime de cette figure classique chez un écrivain résolument novateur ? Zola n'envie pas le sort de l'*homo viator*, mais le prend en compte et le fait contribuer à la construction de personnages, de romans, de cycles. Il exprime ainsi la tourmente sociale, historique ou psychologique que subissent certaines de ses créatures. Mais la place de ces voyages chez un écrivain qui y rechigne dans la vie n'est-elle pas le signe que Zola est finalement rattrapé par ce qu'on peut appeler la modernité ? C'est le monde moderne qui explore, jette l'homme aux quatre coins du monde, crée des déclassés, des vagabonds, des bêtes humaines et tisse une interaction des villes ou des pays entre eux. N'est-ce pas l'homme moderne qui est sans repère, déraciné, partout ailleurs, nulle part chez lui ?

Zola a bien compris que le voyage – non pas l'aventure, mais le voyage – fait partie du monde moderne tel qu'il est en train de se construire à son époque, et il réussit le grand écart entre sa vie et celle de ses personnages. Il offre ainsi l'exemple d'un auteur enfermé dans un quotidien bourgeois dont les enfants de papier vivent au hasard des routes. Preuve s'il en est que la fiction dépasse bien souvent le réel et qu'on peut faire le tour du monde sans bouger de son cabinet.

REFERENCES

- BECKER, Colette, Gina GOURDIN-SERVENIERE & Véronique LAVIELLE (1993), *Dictionnaire d'Emile Zola : sa vie, son œuvre, son époque*, Paris, Robert Laffont.
- BORIE, Jean (1971), *Zola et les mythes ou de la nausée au salut*, Paris, Editions du Seuil.
- BURNS, Colin (1986), “Le voyage de Zola à Londres en 1893, *Notes sur Londres*, texte inédit d'Emile Zola”, *Les cahiers naturalistes*, n°60, pp. 41-75.
- BUTLER, Ronnie (1991), “L'étranger, personnage des *Rougon-Macquart*”, *Les cahiers naturalistes*, n°65, pp. 139-153.
- COGNY, Pierre (1976), “Ouverture et clôture dans *Germinal*”, *Les cahiers naturalistes*, n°50, p. 67-73.
- HAMON, Philippe (2011), *Le personnel du roman. Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, Genève, Droz.
- MITTERAND, Henri (2008), *Le Paris de Zola*, Paris, Editions Hazan.
- PAGES, Alain & Owen MORGAN (2002), *Guide Emile Zola*, Paris, Ellipses.
- ZOLA, Emile (1978-1995), *Correspondance*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- ZOLA, Emile (1986), *Carnets d'enquête*, Paris, Plon.
- ZOLA, Emile (2002-2008), *Œuvres complètes*, Paris, Nouveau Monde Editions.